

Des seules choses qui importent

Jacques Ouellet, *On ne laisse rien*, poésie, Éditions du Noroît, 2014, 110 p.

Monique Deland

Number 144, February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deland, M. (2015). Review of [Des seules choses qui importent / Jacques Ouellet, *On ne laisse rien*, poésie, Éditions du Noroît, 2014, 110 p.] *Moebius*, (144), 139–146.

JACQUES OUELLET

On ne laisse rien, poésie

Éditions du Noroît, 2014, 110 p.

Des seules choses qui importent

Le poète Jacques Ouellet publie aux Éditions du Noroît une œuvre d'une continuité et d'une stabilité remarquables. Son premier livre (exceptionnellement publié chez Leméac), qui s'était mérité le prix Octave-Crémazie¹ en 1987, s'intitulait *Qui ose regarder*. Avec un tel titre, Ouellet venait déjà se placer en plein centre de son futur terrain de jeu, et celui-ci n'allait pas bouger d'un iota au fil du temps. En effet, depuis cette date, le poète signe des textes issus d'un seul et unique paysage, aussi indéfectible qu'évident, qu'il présente en ces termes (tels qu'on les retrouve dès la troisième page de son plus récent titre *On ne laisse rien*): « Il ne s'agit toujours que de disparition² »...

Après avoir publié *Où serons-nous dans une heure?* (1990), *L'enfant du voyage* (1994), *Ce que nous tenons à distance* (1999) et *N'y allez pas* (2004 – un livre dédié à ses parents), Jacques Ouellet nous offre maintenant *On ne laisse rien* qui est, comme les précédents, un livre sur ce moment inqualifiable de la mort. Plus spécifiquement, il s'agit d'une méditation sur les thèmes de la précarité et de l'impermanence. Pas question d'arrondir les coins, ici: « Ce que tu comptes pour vraisemblable / Ne fera pas trois secondes », et « la lune aura dans deux secondes / Claqué la porte », d'affirmer le poète. Cette méditation prend la forme d'une centaine de poèmes brefs qui abordent la façon dont les choses qui nous entourent (et dont nous sommes) deviennent autres choses. Ils évoquent également les répercussions que cette inévitable dérive a sur nous qui en sommes captifs. Le genre de réflexion qui ne peut s'effectuer que dans la lente et courageuse contemplation de l'exacte réalité qui se tient sous les yeux. Avec *On ne laisse rien*, Jacques Ouellet propose une vision de l'essentiel du voyage humain sur cette terre des mortels, où

*Ici
N'a pas davantage lieu
Que le temps de le dire
Une brèche dans la perfection de l'air
Jette sa lumière
Sur ta main qui s'affole.*

La langue se fait brève. Et elle n'en soutient que mieux un propos qui se tient au plus près des seules choses qui importent. Parfois énigmatiques, les images, les métaphores et l'usage d'une syntaxe atypique forcent le lecteur à revenir sur le trajet des poèmes qui sont loin de se donner d'emblée. Puis, à la deuxième lecture, le sens se place. Ce sens des poèmes, il faudra le chercher dans les lueurs d'une très singulière espérance qui confère toute sa profondeur à l'aventure humaine.

La notion d'espérance chez Jacques Ouellet ne relève d'aucune naïveté, et elle n'oublie jamais cette « fabuleuse architecture du désastre » sur laquelle nous peinons à tenir. Le poète installe au cœur de sa représentation du monde la conscience de ce qu'il appelle « Le dérisoire sans pudeur », et c'est là un mal nécessaire. Une éventuelle version édulcorée de l'espérance qui n'en tiendrait pas compte serait non seulement incongrue et mal alignée, mais elle pourrait bien en plus s'avérer délétère. La mise en garde est tranchante : « Ne va pas espérer l'apaisement / Tu en mourrais ». Comme si le fait de chercher à minimiser la souffrance liée à nos tourments quotidiens, en accordant à ces « friables douleurs » moins de poids qu'à une outre-vie d'espérance, pouvait avoir pour contre-effet instantané de nous exclure de la présente. Un tel type d'espérance aveugle n'est pas ce qui interpelle le poète.

Pour Ouellet, l'homme peut acquiescer à la vie pleine en procédant à l'intégration en soi des réalités divergentes qui en font partie, à savoir les côtés noir et blanc de notre expérience. D'un côté, la conscience de « notre servitude » – ainsi que l'irrépressible désir de révolte qui y est attaché – et de l'autre, la reconnaissance paisible et l'admiration émue de tout ce qui se donne en cette vie comme objet de contemplation.

*De la brindille au tonnerre
Germe racine cascade
Une femme assise
Un enfant en allé
Une bête frémissant dans son sommeil
Des fruits sur la table*

*La singularité du temps conforte
La beauté de toute chose
Des voix organisent le présent
Qu'il soit déjà le passé.*

Dans le même poème, l'auteur place côte à côte l'aspect matériel du réel et la réflexion qu'il élabore par rapport à lui : la saisie physique des brindille, tonnerre, germe, racine, cascade, femme, enfant, bête, fruit, table, et la saisie psychique de la fugacité du temps qui les unit tous et les ramène sur un même plan d'existence : le passé, le présent et leur finitude. Bien qu'il soit difficile à supporter, jamais ce constat de finitude ne devient sous la plume de Ouellet l'occasion d'une dévastation totale ou d'un culte de la négativité. Et c'est précisément en cela que le poète se démarque des principaux courants de la poésie actuelle qui optent manifestement pour la mise en lumière des noirceurs – à la suite des Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont qui ont gravé les traits fondateurs de notre modernité poétique, avec son désenchantement sans appel et son infini désespoir qui constate la mort de Dieu et rejette l'espérance. À la différence de nombreux livres de poèmes bruyants sinon hurlants, l'écriture de *On ne laisse rien* est résolument tranquille. Elle procède moins de l'éclatement d'une passion exacerbée à l'intensité fulgurante et aux images tonitruantes (qui disent si bien, il est vrai, la folle réalité de notre monde, et au fond desquelles nous ont entraîné le surréalisme et ses suites) que de l'expression sobre et sans délire de la simple beauté de l'éphémère.

Il existe plusieurs façons d'être ému, en poésie. On peut être désarçonné parce qu'on nous présente des images invraisemblables qui nous projettent à mille lieues de notre réalité habituelle ou on peut être touché juste ici au cœur d'une conscience toute proche qui se met à tressaillir de voir si magnifiquement éclairée notre réalité immédiate. La deuxième manière, dont procède indéniablement l'écriture de *On ne laisse rien*, parvient pourtant aux mêmes effets que la première et nous pouvons, en ce sens, parler sans contredit de l'intensité des poèmes de ce recueil. Il s'agit bien sûr d'une forme atypique d'intensité qu'un lecteur pressé ou avide de sensations fortes pourrait fort bien ne pas remarquer, mais il s'agit quand même d'intensité, puisque la lecture de *On ne laisse rien* décontenance au plus haut point. Jacques Ouellet écrit autrement, le plus souvent avec un vocabulaire et des

rythmes paisibles qui reviennent d'un livre à l'autre, comme une vague, simplement pour dire la même énigme de vivre. C'est dans cet esprit d'ouverture et d'abandon complet à une vérité plus grande que lui que peut être situé le travail de Jacques Ouellet. Son œuvre est aussi originale que discrète, et elle est magnifique.

*L'oiseau effleure l'onde
Ratisse les rayons du couchant
Dès lors perché retrouve
L'immobilité de l'ombre
D'où inlassablement
Veiller le monde*

Pour Ouellet, l'acceptation de ce qu'on appelait jadis «la condition humaine» dépasse largement la simple acceptation de notre condition de mortels. Accepter d'être un vivant (et de pouvoir *être/se dire* heureux de l'être) se conjuguerait avec la reconnaissance intime de la *beauté de toute chose*, mais aussi avec le savoir douloureux (et tout aussi intime) que toute cette beauté correspond à un «Territoire désespérément éphémère». Une telle vision des choses donne lieu à une poétique croisée, absolument émouvante, de la tristesse et de l'émerveillement qui valorise la fragilité et la versatilité d'un réel qui tire de là même sa profonde et inépuisable splendeur. C'est ainsi, sans doute, que le poète en vient à parler d'une *singularité du temps* qui lui est extrêmement favorable.

Le poète écrit encore ceci :

*Je ne reconnais déjà plus ma réplique
Ni par quelle issue
L'événement devient
Favorable au mystère
On ne va pas là
En quête de bienveillance.*

Même si le poète est fort d'une conception taillée sur mesure de l'espérance et d'une vision de la temporalité qui ne l'est pas moins, il n'est pas à l'abri de cet immense «doute [qui] enténèbre l'horizon». À ses heures, le poète ne sait plus comment réagir, ni comment parler, ni même penser seulement, devant tant de grandeur : «Sur le rebord de la fenêtre / Ni ruse ni ancrage / L'éblouissement dérive». Et quand les

mots viennent à manquer à un poète, comme ici lorsqu'il dit *ne plus reconnaître sa réplique* – peut-être parce que le langage s'efface au profit d'une réalité qui le submerge et qui vient activer une autre sphère cérébrale que celle reliée au fonctionnement du langage –, ce pourrait bien être que la perception de ce moment entraîne la conscience vers un plus vaste niveau de saisie, qui soit davantage en lien avec le mystère et avec l'accueil de ce mystère. À noter que dans l'extrait cité, le poète n'écrit pas *je ne sais pas par quelle voie l'événement devient favorable au mystère*, mais bien par *quelle issue*. Comme s'il fallait que les choses en arrivent à leur fin, ou encore que l'esprit consente à leur finitude, pour qu'elles livrent leur deuxième modalité d'existence : le mystère. La fin (ou encore la conscience de cette fin) des choses (et de nous-mêmes) devient une condition pour toucher aux beautés qui leur sont éventuellement associées. « Tout commence là / Où tout s'achève ».

À travers cette façon de dépeindre le jeu du monde en retournant ses pièces pour en faire voir l'autre face (c'est-à-dire en transformant la fin en début, la déception en émerveillement, et la fugacité des choses en pérennité du regard), le poète démontre clairement qu'il choisit de s'en tenir à une conception positive de l'expérience humaine. Pour lui, « En son centre la nuit recèle un jardin ». Mais dans tous les cas, même si on consent à ériger « Des étages d'espérance [...] Pour retarder quelque chose », tel que le poète l'écrit avec son habituelle lucidité, « Le consentement se révèle / Une irrésolution ». C'est-à-dire que nous demeurons aussi fugaces dans notre pensée que dans la « matière instable présence » de notre corps, et que ce que nous estimons vrai dans l'instant ne vaut pas mieux que *la porte claquée de la lune disparue en deux secondes...* Nous demeurons totalement irrésolus entre deux postures irréconciliables, et « Nous sommes l'exacte mesure / de la distance et de l'incertitude ». On en revient ainsi au doute de départ... Ce pourrait être terrible, mais non, ce ne l'est pas. Ce doute est si central et si parfaitement endossé par le poète qu'il donne lieu à la binarité d'une affirmation essentielle : « J'exulte et je souffre », à partir de laquelle s'édifie une approximative sérénité qui permet de voir exactement pour ce qu'il est cet « horizon illuminé par des oiseaux / Qui vont mourir dans la seconde ».

« Et je consens / à l'énigme », de conclure le poète. Et c'est dans cette façon qu'il a de consentir à l'irrésolu, de dire oui

à l'inacceptable, de s'incliner petit devant le grand mystère, et même de trouver à inventer des lumières là où d'autres ne voient que ténèbres, que Ouellet dessine le trajet singulier de son insoumission. Sans vouloir être rebelle, il l'est quand même. C'est un beau paradoxe que de se distinguer à force d'humilité vis-à-vis des trop influentes règles d'un jeu où, par ailleurs, tout est révolte et révolution. Ouellet est marginal dans sa double façon de voir le monde et d'être écrivain. Alors qu'autour de lui, chacun se rebelle; il consent. Alors que toutes les voix s'élèvent pour pester contre les laideurs du monde; il en fait voir les beautés qui chatoient subtilement à leurs côtés. Ouellet est un insoumis des courants humain et poétique (plutôt extrémistes) de son époque. Il joue sur la ligne du milieu, sachant très bien que « Rien ne rallie rien ne s'oppose ». Tout est « recommencement / Courtisé par l'amour / Bombardé d'horreur ».

Le monde de Ouellet est donc construit sur un modèle bien particulier d'espérance où les extrêmes du désespoir et de la certitude se temporisent, donnant lieu à une espèce de grâce vide, une « promesse inhabitée », selon ses mots, qui ressemblerait davantage à un *désir* de grâce qu'à une grâce réelle. Mais même dans le doute ou dans l'attente, on penche encore du bon côté des choses: « Nous pressentons l'éloignement / Autant d'objets évidés / Nous rassurent ». Une vision toute patiente – « Attendre n'est rien » – et toute confiante des choses qui ne pourrait en aucun cas s'imposer (ou se faire imposer) de l'extérieur, comme aux temps d'une ancienne espérance où l'assurance de la mort rimait avec la peur du châtiment et avec le rêve de se voir attribuer une place au paradis éternel. Voici le poème au complet:

*Promesse inhabitée
L'horizon sur un fil
Juste mesure de l'absence
La faim tiraille
Si haut la porte du pain
Embaume la grisaille.*

Il y a dans ces pages une ampleur du regard qui porte bien au-delà de ce qui peut être vu. Ce n'est pas le fruit d'une approximation ou d'un hasard si le poète parle ainsi de *l'invisible*, ou de *ce qui échappe*, ou encore de *l'inadvenu*. Car c'est précisément autour de cet insaisissable que s'élabore tout

le recueil (comme le font les recueils précédents). Évidemment, le défi pour le poète demeure celui de parler de ce qui – comme le disent à juste titre les philosophes taoïstes – *ne peut être nommé*. Et c'est avec la même *bravoure* que celle qui est souhaitable pour le regard du vivant que le poète s'applique à la tâche d'écrire (et de décrire) ce qui est si difficile à saisir (et à plus forte raison à mettre en forme) pour l'esprit humain. C'est là ce qui, entre autres choses, viendra faire du poète un être « rompu à la démesure », dans l'intimité de son projet avec le langage.

*Voué à l'anéantissement
Tu captures un mot
Toute la nuit tu reprends
À la suite chaque syllabe
Calme l'ogre
Plongé sans filet
Tu répètes à devenir fou
Cinglé maboul
Tu y arrives à peu près
C'est formidable
D'entêtement
D'abêtissement
Un opium*

*On ne sait
Si l'heure décline les espérances
Les mots avancent comme autant de personnages
Vers nous qui appelons
Voyelles syllabes étangs criquets
Un affolement s'arroge les virgules et les temps de verbe
Au chatolement d'une escale
L'intuition de ce vers quoi nous allons*

Le poète propose une vision du langage qui est totalement conforme à sa vision du monde, c'est-à-dire une entité à deux versants. D'une part, un langage idéal qui permette d'entrevoir la beauté d'une outre-vie (un *affolement* qui s'ouvre sur *l'intuition de ce vers quoi nous allons*) et, d'autre part, un langage typiquement matériel (dont le signifiant peut s'apparenter à des personnages) qui, en cela, inspire absolument confiance. Comme si les mots, les voyelles, les syllabes et virgules se comparaient sans problème aux criquets et étangs de

ce monde, et que, par cet aspect tangible, assuré et rassurant du langage, nous pouvions espérer en atteindre au meilleur de l'aventure de vivre et d'écrire. Encore là, Ouellet nage à contre-courant des grands déçus du langage.

« Fasciné par l'effritement », « Inquiété[s] d'une soif sans répit » et « affecté[s] / D'espérance (sic) plus vastes que [ses] craintes » au milieu d'un « silence [qui] n'entend[e] pas / Ce besoin de hurler », Jacques Ouellet continue d'écrire :

*J'embrasse la lumière assombrie de l'étreinte
Je n'existe pas davantage que l'ombre
Avant trois heures j'aurai retrouvé l'étrangeté
D'un mot chiffonné dans ma poche
L'étonnement d'avoir franchi
Quelques secondes*

En dépit du titre donné à son dernier livre qui nous invite à adhérer à cette idée selon laquelle *On ne laisse rien* derrière soi, Ouellet quant à lui laissera assurément l'empreinte d'un poète des plus émouvants de sa génération.

Monique Deland

1. Le prix Octave-Crémazie, qui n'existe plus aujourd'hui, a été décerné de 1980 à 1993 dans la ville de Québec.

2. L'auteur de *On ne laisse rien* a fait le choix d'une poésie en vers libres (sans aucune ponctuation) qui commencent chacun par une majuscule. Je reproduis ici les majuscules en début de vers.